



GRAND FORMAT

Il fare politica

Chronique de la Toscane rouge (1982-2004)

Un documentaire réalisé par Hugues Le Paige

Coproduction : Lapsus, ARTE France, Dérives, RTBF (Télévision Belge)

(2005- 86 mn)

Lundi 3 avril 2006 à 22.35

Médaille d'Argent au 24^{ème} Grand Prix International du Documentaire de l'Urti (2005)

Prix Henri Storck du Film Engagé (Bruxelles, 2005)

arte

Contact presse : Céline Chevalier – Nadia Refsi – Rima Matta 01 55 00 70 41 / 23 /40
c-chevalier@artefrance.fr n-refsi@artefrance.fr r-matta@artefrance.fr

Il fare politica

De la grande époque du parti communiste italien à l'arrivée de Berlusconi au pouvoir, Hugues Le Paige a recueilli durant vingt ans l'histoire de quatre militants communistes d'un village toscan. Entre luttes et amertumes, une chronique sur l'amitié et sur l'engagement pour un idéal collectif.

Drapeaux rouges et poings levés sur l'air de L'internationale, les communistes italiens rendent un dernier hommage à Berlinguer, ancien secrétaire général du PCI et artisan du "compromis historique". Parmi le petit peuple en deuil, quatre amis, quatre militants de Mercatale, village de Toscane proche de Florence : Fabiana, Carlo, Claudio et Vincenzo. C'est en 1982, soit deux ans auparavant, que le réalisateur les a rencontrés pour la première fois. Ils avaient entre 25 et 45 ans et étaient "des militants heureux du parti communiste italien". Tous les deux ou trois ans, jusqu'en 2004, Hugues Le Paige est revenu les filmer à Mercatale, encore appelée "la petite Russie", comme nombre d'autres communes à majorité communiste de la région. Entre réunions de section à la Maison du peuple et collages d'affiches, son film retrace leur évolution politique et personnelle. Des trajectoires à la fois communes et divergentes où, malgré les crises décisives (de la Pologne à la chute du mur de Berlin), se révèle un mélange de lucidité critique et d'attachement profond à leur parti.

Que peut la politique ?

Au fil des années, les quatre militants, régulièrement confrontés par le réalisateur à leurs témoignages antérieurs et au rappel des événements électoraux, commentent avec une grande honnêteté le sens de leur engagement. Ensemble ou individuellement, ils donnent chair à la question : "Qu'est-ce que faire de la politique ?" Le temps long du film, tourné sur un quart de siècle, permet ainsi de dresser non seulement un tableau vivant du paysage politique italien vu depuis les simples militants de base, mais surtout de mieux comprendre de l'intérieur les bouleversements vécus par toute une génération qui aura assisté à l'écroulement de ses idéaux : dissolution du PCI, arrivée au pouvoir de Berlusconi... Que sont devenus les projets de changer le monde dans l'Italie d'aujourd'hui ? Au moment du bilan, entre doutes et fidélités, replis sur la sphère privée et nouvelles solidarités, sans rien renier de ce qui les animait, ces quatre militants dans l'âme laissent encore parfois affleurer un espoir tenace : celui de retrouver les chemins de ce «fare politica» qui était pour eux autant une école de vie qu'un projet collectif.



Propos du réalisateur

Ce sont mes premiers mots dans le film : j'évoque ces 20 années passées avec Carlo Giuntini, l'un des «Quatre de Mercatale», avec Fabiana, Claudio et Vincenzo. Nous entamons un voyage qui s'étale sur un quart de siècle avec en moyenne un tournage tous les deux ans pour suivre leur évolution personnelle et politique dans le décor du petit village toscan qui devient lui-même un personnage du film. Conditions exceptionnelles pour rendre compte de ce qui est à la fois très concret et très abstrait : une certaine idée de la politique mais que leur personnalité et leur formation acquise au PCI va rendre à la fois très subtile sur le plan intellectuel et très proche sur le plan humain.

J'ai rencontré Carlo Giuntini et ses amis de Mercatale en 1982. Dans ce village près de Florence, ils étaient, alors, des militants heureux du Parti Communiste Italien. Pendant plus de 20 ans leurs débats et nos échanges ont porté sur UN sujet : « Que peut la politique ? »

A la fin du film, Carlo et Fabiana livrent leur définition de ce fameux «fare politica», expression typiquement italienne qui signifie plus que sa traduction littérale «faire de la politique» et recouvre au mieux cette spécificité qui a longtemps fasciné une grande partie des intellectuels et de la gauche européenne.

« Fare politica ? »

Fabiana hésite avant de résumer ce concept qui a été... et demeure, en dépit de tout, au centre de sa vie :

« Ne pas rester à l'écart. Participer. S'efforcer de comprendre aussi les raisons des autres. Réfléchir et après faire une synthèse. Ne pas penser que tout se résume à sa famille, sa maison mais qu'il y a un monde dehors qui a besoin de gens qui travaillent, qui pensent, qui ne laissent pas toujours la décision aux autres. »

Et Carlo d'enchaîner et de conclure sur le sens de « Fare politica » :

« Être protagoniste, à tous les niveaux. Participer aux changements, aux transformations, à notre vie. Être l'acteur de son propre destin au sein du collectif. L'idée n'est pas de travailler pour être riche et célèbre mais pour progresser ensemble. Pour tenter de résoudre quelques problèmes importants. Quand il y a des occasions pour faire ça, je suis content de recommencer, de redevenir protagoniste. »

Après des décennies de militance, à travers le doute et parfois les déceptions, chacun d'eux reste, à sa manière, fidèle à lui-même et à ses engagements fondamentaux.

«Il fare politica» est un film sur une communauté qui se disperse, sur une nostalgie parfois douloureuse mais qui en dépit de tout, de l'évolution du monde et des cheminements personnels, conserve sa part d'espoir et d'exigence et continue de se tourner vers l'avenir.

Traverser le temps long est le propre du travail documentaire mais il est vrai que l'on a rarement l'occasion de suivre des hommes et des femmes sur une telle distance, dans un cheminement intellectuel et politique qui intègre l'individu et la collectivité dans une unité de lieu.

Quand je les ai rencontrés en 1982, Carlo, Vincenzo, Claudio et Fabiana étaient des militants « de base » mais d'une richesse politique que seul sans doute le PCI pouvait produire. Communistes italiens, communistes toscans plus précisément qui intègrent une continuité historique et culturelle faite à la fois d'un profond sens de l'Etat et du compromis. Dans ce sens leur «fare politica» rejoint les définitions les plus fortes et les plus nobles de la politique considérée comme l'art de pouvoir vivre ensemble mais un art qui intègre l'organisation du conflit et la volonté intacte de changer le monde.

Des visages qui vieillissent dans un cadre qui demeure -évidemment- immuable, une parole -des paroles- qui font la matière filmique (parler et « faire » sont inséparables, « Pour nous parler de politique, c'est faire de la politique » dit à un moment Carlo), une façon d'être soi-même et ensemble, une manière de filmer qui évolue selon mes propres étapes d'écriture (journalistique, reportage, documentaire) : voilà ce film qui rassemble, pour moi aussi, l'essentiel des questions sur ce « il fare politica ».

Une longue histoire

1977 à Modena, Festival National de l'Unita : Enrico Berlinguer est le secrétaire général d'un Parti Communiste Italien triomphant. Face à une marée humaine hérissée de drapeaux rouges, Berlinguer, dirigeant charismatique d'un parti hégémonique explique le sens de sa stratégie du « compromis historique ».

Ce sont les premières images du film avec celles des militants qui chantent l'Internationale et dont Vincenzo, l'un des personnages du film, dit avec le recul qu'elles semblent dater « d'un siècle »... Vincenzo comme les autres est un enfant de ce parti et de ce siècle-là.

En 1977, quand je tourne ce reportage sur le PCI. Je ne connais pas encore tous les personnages du film. Ils auraient pu être dans la foule de Modena comme ils étaient présents à d'autres fêtes de l'Unita. C'est à partir de 1982 que commencent véritablement les tournages qui vont s'étaler jusqu'en 2004, à raison d'un tous les deux ou trois ans.

A travers ces quatre personnages, Fabiana, Claudio, Vincenzo et Carlo (qui ont à l'époque entre 27 et 44 ans) c'est l'histoire du parti communiste italien qui est évoquée, avec ses spécificités, mais aussi plus largement et plus symboliquement, celle de la gauche européenne du XX^e siècle, de ses espoirs, de ses doutes, de ses illusions et de ses fidélités.

Les personnages

On aurait pu les appeler « la bande des 4 ». Pendant toutes leurs années d'appartenance au PCI, ils étaient inséparables. La fin du parti, au début des années 1990, les a éloignés. Depuis lors, ils ne se retrouvaient vraiment à quatre que lors de mes venues à Mercatale.

> **Carlo Giuntini**, 66 ans aujourd'hui. Un parcours étonnant et emblématique. Ouvrier dans une usine de chaussures à 16 ans. Seize ans plus tard, suite à une maladie professionnelle, il doit abandonner l'usine et devient gardien au Musée des Offices à Florence. Il sera ensuite technicien en fouilles archéologiques à la Surintendance Etrusque de Florence. Carlo Giuntini prendra sa pré-retraite en 1998 pour s'occuper de son père, Nello, gravement malade (celui-ci décédera quelques mois plus tard). Militant du PCI depuis 1956, il sera tour à tour secrétaire de la cellule de Mercatale, conseiller communal, maire-adjoint de sa commune.

A la disparition du PCI, il militera un temps au PDS qui lui a succédé. Mais il ne prendra plus sa carte en 2001. Le désaccord ne portera pas tant sur le programme politique que sur la manière de faire la politique. Quelque peu en retrait de la vie publique, il croit toujours dans la nécessité et les vertus de l'action politique.

> **Fabiana Falciani**, 49 ans, employée municipale. Femme révoltée et militante passionnée, Fabiana est très certainement celle qui a le moins bien supporté la disparition du PCI. Elle y a milité plus de 20 ans et y a vécu les plus grands moments d'amitié et de solidarité. Pour elle le « parti » était aussi une « manière d'être ensemble » qui n'a pas été remplacée.

Elle n'a jamais adhéré aux partis qui ont succédé au PCI, les jugeant trop éloignés des préoccupations de la base. Mais elle n'a pas pour autant abandonné le militantisme : elle est devenue l'âme et la principale organisatrice des activités de la « Casa del Popolo », centre culturel et social de la localité.

> **Claudio Bagnolesi**, 51 ans, ancien policier municipal, actuellement employé communal est aussi un orphelin du PCI. Pour lui également la vie militante était non seulement politique mais aussi sociale et affective. Il a vécu la disparition du PCI comme un arrachement personnel. Après un temps de crise et de doute, il a rejoint les orthodoxes de Rifondazione Comunista. Mais pour un temps seulement, Claudio était trop imprégné de la vieille culture unitaire du PCI pour demeurer dans une formation sectaire et à vocation minoritaire. Aujourd'hui il n'est plus membre d'aucune formation mais il rêve toujours de retrouver un véritable héritier du PCI où il pourrait à nouveau militer au milieu de ses amis. En attendant, avec Fabiana, il consacre son temps libre à l'organisation des activités de la maison du peuple et à suivre le « calcio » (football), autre véritable passion.

> **Vincenzo Bartoli**, 52 ans, artisan-céramiste, est le seul qui appartienne encore à une formation politique. « Un survivant ? » Peut-être même un « fossile » me répond-il en 2002. Dirigeant régional du PDS, il a toujours approuvé et soutenu l'évolution définitive des communistes italiens vers un réformisme assumé dans une tradition social-démocrate.

Tout en reconnaissant l'importance de sa formation initiale, Vincenzo, contrairement aux autres, n'éprouve aucune nostalgie pour l'époque du vieux PCI.



Entretien avec Hugues Le Paige

Hugues Le Paige, quelle est la genèse de « Fare politica » ? Comment s'est opérée votre rencontre avec les « quatre de Mercatale » ? Est-ce un hasard de la vie ? Au terme d'un casting ?

Je les ai rencontrés dans un cadre privé. C'était en 1976, à Florence. Par l'intermédiaire d'une amie. Elle-même avait sympathisé avec Carlo, qui était alors gardien au musée des Offices. Mais il était également le secrétaire de la section locale du parti communiste de Mercatale et maire adjoint. Le courant est très vite passé. Après mon retour en Belgique, on a gardé des contacts. Puis, en 1978, je suis devenu correspondant en Italie jusqu'en 1981. Au fil des années, Carlo et ses amis sont devenus mes témoins privilégiés pour aborder certaines questions politiques.

A quand remonte votre premier tournage avec eux ?

En 1982. A l'époque, les partis communistes européens sont en pleine crise. On s'interroge sur ce qui se passe à l'Est, en particulier en Pologne. Je propose alors au magazine « Neuf millions » de réaliser un reportage de 30 minutes sur une section du PC dans un petit village toscan. A ce moment, je n'ai aucun projet sur le long terme.

En 1984, Berlinguer meurt trois jours avant les élections européennes. Plutôt que de suivre classiquement les funérailles de ce personnage charismatique, je propose à la rédaction du JT de suivre l'événement à travers le regard de ces quatre militants de base. Quatre militants emblématiques d'un PC italien qui, à l'époque, assurait la formation politique des siens, réalisait un travail de promotion culturelle impressionnant et constituait une sorte d'immense chantier d'éducation permanente.

Vous êtes retourné ensuite à Mercatale ?

Oui, plusieurs fois. Un nouveau tournage s'organise cinq ans plus tard, en mai 1989, quelques mois avant la chute du Mur, à l'occasion de nouvelles élections européennes, je décide de réaliser un nouveau travail avec eux en allant, cette fois, un peu plus loin que l'événement. Nous n'avons pas d'idée précise, mais le désir d'accumuler de la matière pour plus tard. On y évoque -déjà- la crise de la politique, la question européenne, le libéralisme, la régulation du marché...

Débuté alors un véritable travail documentaire. Avec, comme ambition, d'appréhender l'histoire politique contemporaine au travers du regard de ces quatre protagonistes.

En effet. Dès 1990, on s'accorde pour construire un film sur le long terme. C'est un moment crucial : le changement de nom, la fin du parti, les premières divisions entre eux...

En 1992, un an après la fin du PC, nous tournons pendant trois semaines en Toscane qui débouchera sur un premier documentaire intitulé « Chronique de la piccola russia ». Dans la foulée, on se dit avec les amis de Mercatale que l'on va poursuivre plus loin.

Une entreprise en plusieurs temps qui vous mènera jusqu'en 2002.

Exactement. En 1994, il y a les élections législatives sans le parti communiste, sans la démocratie chrétienne, sans le PSI. C'est l'arrivée de Berlusconi. Ils sont sous le choc.

En 1996, le gouvernement Berlusconi tombe, l'Olivier arrive au pouvoir. Je tourne au lendemain des élections. Ils sont très sceptiques vis-à-vis de cette victoire. Mais ils conservent l'espoir du changement. Ils croient encore en un grand parti communiste recomposé.

En 2001, enfin, je réalise un dernier tournage en situation autour des grands mouvements sociaux, des farandoles de Nani Moretti, de la grève générale à Florence... L'année suivante, on décide de conclure. Il nous semblait à tous, à eux comme à moi, qu'il était temps de dresser un bilan.

Le tournage terminé, vous voilà face à une matière documentaire considérable : 25 ans d'amitié, de combat politique, d'histoires croisées à mettre en forme.

Comment avez-vous procédé ?

Au total, cela représente une centaine d'heures de rushes et dix tournages en Italie. A cela s'ajoute de nombreux échanges téléphoniques, des courriers, plusieurs séjours sur place. J'ai visionné toutes ces images. Puis j'ai écrit un scénario, un découpage précis, avec un dispositif relativement simple qui me permet de balayer ce quart de siècle d'histoire : progresser chronologiquement et organiser un tournage (en 2004) afin de placer chaque protagoniste comme dans un décor de studio. Je leur soumetts individuellement des images, des interventions recueillies durant toutes ces années. Ils en connaissent certaines, mais pour la plupart, elles sont nouvelles. Cet entretien-bilan permet de remettre en perspective, mais aussi d'évoquer l'avenir... Après tout ça, le travail de montage a été capital. Et celui de France Duez, la monteuse, essentiel. Sa double expérience du documentaire et de la fiction a été déterminante dans l'organisation de la narration.

Peut-on dire que « Fare politica » est une chronique de l'Italie contemporaine ? La grande Histoire perçue à hauteur d'hommes et de femmes ? Un carnet de bord personnel et engagé, nostalgique et critique ?

Oui. Tout au long de mon travail, j'ai été guidé par deux questions précises : que sont devenus les gens qui voulaient changer le monde il y a vingt ans ? Que peut encore la politique ?

Il s'agit d'un regard sur l'histoire politique contemporaine italienne. Mais pas toute l'histoire de ce pays. Par exemple, je n'ai pas évoqué le terrorisme, les opérations mani pulite, la disparition de la démocratie chrétienne... Autant d'événements auxquels les protagonistes n'ont pas été directement confrontés.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans la « bande de Mercatale » ?

Leur subtilité dans l'argumentation, leur discours politique, leur connaissance de l'Histoire... Ils ont une volonté de changer le monde, un sens de l'Etat et du compromis politique. Et en même temps, ils ont chacun une histoire personnelle, un parcours spécifique.

Au travers de mon film, je voulais montrer la fin du parti, la dissolution d'un groupe d'amis, l'immense nostalgie qui les habite, leur jeunesse disparue... Je voulais montrer le temps qui passe sans entrer dans leur vie privée, en abordant avant tout leur vie publique.

Que peut encore la politique ? C'est une question qui vous habite depuis longtemps. Aujourd'hui, avez-vous une réponse ?

Ce film bilan est en quelque sorte la synthèse de mes interrogations qui transparaissent tout au long de mes livres, de mes articles, de mes films... Comme Mitterrand m'a intéressé par sa conquête du pouvoir, les quatre de Mercatale m'ont poussé à réfléchir sur le sens pratique de la politique. Globalement, je me sens assez proche du point de vue de Carlo : une sorte d'ironie critique et de distance par rapport à la politique, mais qui n'est pas paralysante. Qui pense, au contraire, que tout est encore possible. Je ne peux plus adhérer à des discours totalement protestataires, tels que ceux, par exemple, que nous avons entendus dans le cadre de la campagne en faveur du «non» en France. Certes, il faut ce type de mouvement face à la gauche dite «réaliste» ou pragmatique, mais elle ne suffit pas. Je plaide toujours non pas pour une impensable synthèse entre les deux gauches mais pour une indispensable confrontation positive.

En 2005, que sont devenus Carlo et ses amis ? Des militants désillusionnés ?

Oui et non. Carlo considère que le parti est devenu un parti de cadres, plus de militants. Claudio continue à espérer qu'on va pouvoir recréer un grand parti rassemblant une gauche unie et militante. Tandis que Fabiana se sent plus proche des mouvements altermondialistes, plus radicaux et milite dans des associations. Ils ne brûlent pas ce qu'ils ont adoré. Mais ils sont amers et justement sévères sur l'évolution de l'Italie. Ils savent que ce qui est perdu est irremplaçable. On ne réécrira pas l'Histoire...

Selon vous, à qui s'adresse ce film ?

A tous les citoyens, soucieux de la Chose publique. Une politique qui est tout sauf désincarnée. Ce n'est pas le portrait d'un chef d'Etat du haut de son pouvoir. Je pense que le spectateur pourra se sentir proche de ces quatre personnages très attachants. Enfin, je crois que le propos est plus que jamais d'actualité. Voyez le débat en cours sur l'Europe, le rôle du politique, la place du marché etc...

Vous avez projeté « Il Fare politica » en avant-première à Mercatale. Comment s'est déroulée cette projection ?

Il y avait beaucoup d'émotion, une forte nostalgie. Dans la salle, on retrouvait la famille, des anciens du parti, les gens du village... Et puis comme dans le film, on aperçoit ça et là des figures qui ont disparu, c'était aussi tout simplement un quart de siècle de leur existence qu'ils revoyaient. Après la projection, les discussions ont repris de plus belle. Comme à la grande époque...

Propos recueillis par Hugues Dorzee

Le réalisateur

Hugues Le Paige

Né à Bruxelles en 1946. Licencié en Philosophie et Lettres

(Journalisme et Communication Sociale) de l'Université Libre de Bruxelles.

- 1970-1990 journaliste à la RTBF (radio-télévision belge) notamment correspondant à Paris et à Rome

- 1990-2004 auteur-producteur au département documentaire de la RTBF (Bruxelles)

- 2004 Auteur-réalisateur indépendant, journaliste-écrivain

Filmographie

- 2000 Jean LACOUTURE ou la position du biographe
58'-Coproduction DERIVES-RTBF Bruxelles- TSR- ARTE
- 1998 L'OBJECTEUR
Portrait de Jean Van Lierde
59'-Production RTBF-Bruxelles (Département Documentaire)
- 1997 O BELGIO MIO
Aspects de l'immigration/intégration italienne en Belgique
57' - Coproduction DERIVES-RTBF-ARTE / Prix Italiques 2000
- 1996 LE NON-CONFORMISTE
Portrait de Marcel Liebman (1929-1986)
57'- Production RTBF
- 1995 FRANCOIS DE JARNAC
Portrait en surimpressions
Essai sur François Mitterrand et le mitterrandisme
56' - Production RTBF-TSR (avec Jean-François Bastin)
- 1994 18-20, AVENUE DE STALINGRAD
Fragments de mémoire communiste
59' - Production RTBF
- 1993 CHRONIQUE DE LA PICCOLA RUSSIA
Histoire d'une section du PCI en Toscane / 56' -Production «TRACES» (RTBF)
- 1993 LA METAMORPHOSE DU POUVOIR
Vue de l'Elysée, la chronique d'une alternance
(avec Isabelle Christiaens)
52' - Production RTBF-Les productions Dussart-France 2-TSR
- 1992 LE FRONT DU NORD
Des Belges dans la guerre d'Algérie / 52' - Production RTBF
- 1991 FRANCOIS MITTERRAND
LE POUVOIR DU TEMPS -LE TEMPS DU POUVOIR
(avec Jean-François Bastin et Isabelle Christiaens)
2 x 55' - Production RTBF-Philippe Dussart France- TSR-K2
- 1991 FRANCOIS MITTERRAND ou LES FRAGMENTS D'UNE HISTOIRE DE LA GAUCHE EN FRANCE
6 x 55' - Production RTBF
- 1986 LUMIERES SUR L'OUBLI (avec Isabelle Christiaens) / 100' - Production RTBF

Publications

- 2005 Eloge du secret entretiens avec Jean Lacouture
(Collection Trace, Labor, Bruxelles)
- 2004 Télévision et Civilisations entretiens avec Dominique Wolton
(Collection » Trace, Labor, Bruxelles)
- 2003 Vive la Politique!
Editions Labor (Bruxelles), coll. Quartier Libre
- 2001 Télévision publique contre World Company
Editions LABOR (Bruxelles), coll. Quartier Libre
- 1998 « Les Socialistes et le pouvoir » Gouverner pour réformer ?
(direction collectif) - Editions LABOR (Bruxelles)
- 1997 Une minute de silence
- crise de l'information, crise de la télévision, crise du service public - Editions LABOR (Bruxelles)
- 1995 Mitterrand 1965-1995- La continuité paradoxale
- Editions de l'Aube (F-La Tour d'Aigues)
- 1995 Le désarroi démocratique- L'extrême-droite en Belgique
(direction collectif) - Editions LABOR (Bruxelles)
- 1994 Questions Royales (collectif) - Editions LABOR (Bruxelles)
- 1992 Le Front du Nord (avec Jean L.Doneux) - Editions POL-HIS

Autres activités :

- Chronique hebdomadaire à la RTBF-Radio (Matin Première)
- Co-directeur de POLITIQUE, revue de débats

Fiche technique

Réalisation, scénario et narration.....	Hugues Le Paige	Coproduction	
Image.....	Michel Boulogne Michel Rouserz Denis Henon	Dérives	Producteurs délégués Jean-Pierre et Luc Dardenne
Montage.....	France Duez	Lapsus	Productrice déléguée Esther Hoffenberg
Son.....	Thierry Feret	ARTE France	
Mixage.....	Michel Goosens	Unité de Programme.....	Thierry Garrel Pierrette Ominetti
Directrice de production.....	Véronique Marit	RTBF (Télévision Belge)	

Avec le soutien du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique,
des Télédistributeurs wallons et de la Région Wallonne, de la PROCIREP et avec la participation du CNC